



# MANTHROPIA

TOME I  
TOUS LES CHEMINS  
NE MÈNENT PAS  
FORCÉMENT À ROME.

Roman  
**Frédéric Clément**

*Extrait*

Juin 58 av. J.-C.

*La cape rouge de mon frère Marcus volait dans le vent chaud du mois d'août, s'agitant au gré de sa course. Le glaive en bois dressé, il enjambait un petit muret et faisait signe à ses hommes de le suivre, d'un geste impérieux, tel un chef-né. Ainsi était mon jumeau. Dès son plus jeune âge il avait toujours pris l'ascendant sur ses compères de jeu, y compris moi, Gaius. A croire qu'il était né avec un gène de commandant, ce qui expliquait logiquement son ascension météorique au sein de la légion romaine.*

*Marcus se précipita au pied du mur qui délimitait la cour intérieure de la maison familiale et de sa voix autoritaire et assurée, il m'ordonna, ainsi qu'à Seylan de nous agenouiller. Ce que nous fîmes bien évidemment. Comment résister à tant de prestance ?*

*Seylan... Ce brave petit esclave gaulois qui était mon alter-ego, celui qui était de toutes nos guerres, de toutes nos invasions imaginaires. Seylan, le garçon blond comme les blés, fils de Mathilda, la femme à tout faire de la maison, celui qui parlait parfois une langue étrange quand il rêvait. Victime d'insomnies, je l'avais entendu lors de mes balades nocturnes dans les murs de notre gigantesque domus sise dans les beaux quartiers de Rome. Il murmurait d'incompréhensibles phrases dans son sommeil toujours agité. D'une voix forte, comme s'il psalmodiait, se remémorant un passé lointain, un passé où Seylan devait assurément courir dans les contrées d'une terre que je ne connaissais pas : la Gaule. Mon père, Antonius Falerius, grand général depuis fort longtemps (du moins aux yeux d'un enfant de 10 ans), m'avait bien parlé de ce territoire où vivaient des géants barbues et poilus, terrifiants guerriers armés de haches et d'épées si longues qu'elles pouvaient fendre un ennemi dans le sens de la longueur. Mais tout ceci n'était que paroles. Je ne connaissais alors que ce quartier de Rome que je fréquentais chaque jour, une infime partie d'une cité devenue tentaculaire.*

*« Le monde est vaste mon enfant » me répétait sans cesse Antonius. « Si vaste que jamais tu ne pourras le parcourir dans son ensemble ». Je n'avais aucune peine à le croire, mais à vrai dire je rêvais d'en*

*découvrir ne serait-ce qu'un bout. Oui, j'avais faim de voyages, de longs périple dans des paysages nouveaux, de traversées à bord de bateaux racés construits pour affronter une mer impitoyable, de chevauchées extraordinaires dans des bois touffus et obscurs. J'étais un aventurier, je me sentais à l'étroit à Rome. C'était sans doute pour cela que j'ai fini par accepter de suivre mon frère au sein de la légion romaine. Du moins était-ce l'une des raisons de ce choix pour le moins curieux aux yeux de ceux qui me connaissaient.*

La voix solennelle de mon père résonne à cet instant à mes oreilles : « Tu es un citoyen romain. Tu es issu d'une famille noble. Une valeureuse famille de soldats qui possède une histoire tout aussi héroïque. Tes ancêtres sont de grands personnages de notre glorieuse civilisation ».

Et en tant que tel, je n'ai pas le droit de fréquenter Seylan. Sauf pour lui donner des ordres. Tel est mon rôle. Je dois tenir mon rang. Un Falerius est né pour commander. Et se battre. « Tu seras soldat, mon fils. » Voilà encore ce que me déclarait mon père. Mais j'étais un enfant têtue. On ne me dictait pas ma conduite. C'est encore partiellement le cas aujourd'hui.

L'intonation étrange de la langue de Seylan. Voilà ce que je retiens aujourd'hui de mon compagnon. Cette intonation qui a le don de faire naître en moi une curieuse nostalgie, comme si ces sons inconnus me sont finalement familiers. Oui, parfois j'éprouve le sentiment d'avoir déjà entendu cette langue. Il y a longtemps. Mais cette langue ne se parle que parmi les esclaves.

J'ai continué à jouer avec Seylan, en cachette. Ou quand mon père s'absentait, ce qui arrivait fort heureusement très souvent. Marcus, pour sa part, a respecté la demande de notre géniteur, se montrant déjà entièrement dévoué à Papa. Mais il a eu le mérite de ne rien révéler de ma désobéissance.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Une voix tonitruante me sort de ma léthargie. C'est Crassus, le porte-enseigne de la centurie, un grand gaillard costaud aux traits grossiers. Je tourne mon regard vers mes hommes qui attendent patiemment que leur optione<sup>1</sup> leur donne l'ordre d'attaquer à leur tour. La légion romaine est un modèle de discipline. Il est donc formellement interdit de prendre une quelconque initiative personnelle, sous peine de se voir infliger une punition particulièrement dure. Tant que je ne leur dirai pas de se lancer à l'assaut, aucun de mes hommes ne le fera. Ce qui ne les empêche pas d'arborer un visage mêlé d'impatience et de surprise face à ma passivité. D'autant que les autres centuries se ruent depuis une bonne minute déjà sur les Helvètes totalement surpris par la soudaineté de notre attaque, là-bas, près des berges du fleuve Arar. Mais qu'attend donc leur supérieur ? A-t-il peur ? Est-il un pleutre ?

Tournant à présent mes yeux encore embués de doux souvenirs d'enfance vers ce spectacle impressionnant de légionnaires parfaitement alignés, si semblable à une implacable lame de fond au rythme hypnotisant qui se rue vers ses ennemis, je suis obnubilé par ce qui est finalement ma première vraie bataille. Au-delà des Romains qui courent vers les barbares, j'entrevois les silhouettes des Helvètes massés sur leurs radeaux, tentant de traverser l'Arar, dans les premières lueurs d'une matinée qui s'annonce radieuse. Plus près, une quantité d'hommes qui me semble être innombrable attend son tour sur la rive. Et ce sont ces derniers que la légion a attaqué voilà quelques minutes. Le plan concocté par César est parfait : ils ne pourront pas s'en sortir. Leur défaite n'est qu'une question de temps.

Me reprenant, j'intime l'ordre à mes soldats de se précipiter à leur tour vers le fleuve. Rapidement la centurie rejoint la grève et en quelques secondes le combat commence. Arrivés en retard sur l'ennemi, ce qui leur a laissé le temps de se réorganiser, mes légionnaires finissent par profiter de la situation : les Helvètes se sont engouffrés dans la brèche laissée par l'absence de ma centurie. Ils leur tournent le dos, trop occupés à essayer de résister à la puissance de la charge des Romains. Cruelle erreur. D'une voix forte, j'enjoins mes hommes à resserrer les rangs et accélérer leur course. Le choc de l'assaut fait refluer les barbares, catapultés par les imposants boucliers des légionnaires. Plusieurs chutent et se font piétiner. Ceux qui parviennent à résister à l'impact sont taillés en pièce par les glaives qui s'agitent en tous sens.

---

<sup>1</sup> Sous-officier au grade le plus élevé dans la légion romaine.

Après quelques minutes de combat, les Helvètes refluent vers le fleuve, comprenant qu'ils ne pourront pas repousser cette marée humaine qui déferle sur eux. Effrayés, ils se jettent dans les eaux tranquilles de l'Arar et tentent de fuir la mêlée. Mais peu y parviennent. La charge de la légion est si soudaine et si puissante que beaucoup de guerriers sont tués avant de pouvoir esquisser le moindre geste.

Tandis qu'un centurion nous hurle de poursuivre l'assaut, les premiers éléments pénètrent à leur tour dans l'eau. Je m'assure que mes hommes sont toujours en formation et relaient l'ordre, suivant le mouvement. Bondissant à mon tour dans l'eau froide, je sais qu'à partir de ce moment commencent les choses sérieuses. Cet instant que j'ai tant attendu, tant craint aussi. A présent, la surprise est passée : nos adversaires sont prêts à en découdre et il va falloir affronter des hommes aguerris. J'essaie dans un premier temps de me frayer un chemin dans cette cohue de combattants qui s'entredéchirent pour ne pas mourir, à la fois excité par l'action et effrayé par la perspective de ce qui peut advenir de moi. Je peine à distinguer les deux camps. Ma vue se brouille, ma respiration s'emballa, faisant naître dans mon crâne une douleur terrible qui trouble mon ouïe, au point dès lors de ne percevoir plus que le souffle saccadé de mes poumons en feu. Qui est Romain ? Qui est Helvète ? Il n'y a que des corps qui s'emmêlent. Un tohu-bohu indéfinissable. Comprenant que si je ne me reprends pas très vite, je risque de m'exposer à un coup mortel, je m'efforce de secouer la tête de part et d'autre afin de remettre de l'ordre dans mes idées confuses. Alors mon rythme cardiaque se calme, les sons me parviennent à nouveau de manière audible, bruits d'épées qui s'entrechoquent, de coups sur les boucliers, de cris et de rugissements gutturaux. Et mes yeux voient clairement ce qui me menace : un géant roux fond sur moi, arborant une barbe épaisse et emplie d'un liquide poisseux. Ses muscles sont saillants et ses bras aussi larges que des troncs, décorés de tatouages monstrueux. Il fait partie de ceux qui ont résisté à la première charge et qui se sont repliés pour mieux reprendre le combat. Et maintenant le barbare fonce vers moi de toute la puissance de ses énormes jambes. Je me surprends à penser que jamais je n'ai vu pareille créature. Pour un peu il pourrait être assimilé à une monstruosité de la nature. Et le voir fendre les flots du fleuve est assurément peu encourageant. Néanmoins, je suis prêt à en découdre et, mobilisant le peu d'énergie qu'il me reste, je me secoue, une fois de plus.



**Retrouvez « Lykanthropia »**

<https://libre2lire.fr/livres/lykanthropia-tome-1/>

ISBN papier : 978-2-490522-01-9  
ISBN Numérique : 978-2-490522-02-6

**Editions Libre2Lire**  
www.libre2lire.fr – contact@libre2lire.fr  
9, Rue du Calvaire – 11600 ARAGON

© Libre2Lire, 2018